



HAL
open science

La métaphore théâtrale et théorie des jeux dans l'œuvre d'Erving Goffman : des paradigmes individualistes ou situationnistes

Céline Bonicco-Donato

► To cite this version:

Céline Bonicco-Donato. La métaphore théâtrale et théorie des jeux dans l'œuvre d'Erving Goffman : des paradigmes individualistes ou situationnistes. Cefaï, Daniel; Perreau, Laurent. Erving Goffman et l'ordre de l'interaction, PUF, pp.209-228, 2012, Curapp, 9782952786577. hal-00995456

HAL Id: hal-00995456

<https://hal.science/hal-00995456>

Submitted on 7 Jun 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Céline Bonicco-Donato

La métaphore théâtrale et la théorie des jeux dans l'œuvre d'Erving Goffman

Paradigmes individualistes ou situationnistes ?

Si Erving Goffman n'a jamais cessé d'analyser l'ordre de l'interaction depuis sa thèse de doctorat en 1953 (Goffman, 1953 : 33)¹ jusqu'à son ultime communication en 1982 (Goffman, 1983)², il ne l'a pas moins abordé selon différentes perspectives. En effet, pour étudier ces interactions banales que nous nouons les uns avec les autres, formant une strate consistante de la réalité, le sociologue a pu emprunter ses paradigmes, de manière très éclectique, aussi bien au monde de la scène et du théâtre dans *La présentation de soi dans la vie quotidienne* (1959) qu'à celui du cinéma dans *Les cadres de l'expérience* (1974), en passant par celui de l'anthropologie religieuse et de l'éthologie animale dans *Les rites d'interaction* (1967) ou encore de la théorie des jeux dans *Strategic Interaction* (1969). Cette profusion des modèles explicatifs a plongé les commentateurs dans l'embarras : Goffman est-il un individualiste ou un holiste méthodologique, un interactionniste symbolique proche d'Herbert Blumer ou un fonctionnaliste dans la lignée de Talcott Parsons ? Une tension semble se dessiner dans son œuvre entre un premier groupe de livres formé par *La présentation de soi* et *Strategic Interaction*, sur lesquels s'appuient les partisans d'un Goffman individualiste – que ce soit pour l'en louer ou l'en

1. « Social Order and Social Interaction » est le titre du chapitre II.
2. Dernier texte rédigé par Goffman, cette allocution qu'il devrait prononcer comme président de l'*American Sociological Association* a été publiée après sa mort.

blâmer³ –, et un deuxième comprenant tous les autres, favorisé, pour sa part, par les tenants d'un Goffman holiste⁴.

Cet article s'attachera exclusivement au premier volet et aux deux paradigmes qui ont conforté l'idée de son individualisme méthodologique, pour marquer au contraire son irréductibilité à ce courant et spécifier sa position que l'on peut qualifier de situationniste, selon l'heureuse expression d'Isaac Joseph (1998 : 120). Malgré les limites pleinement assumées de la métaphore théâtrale et le caractère relativement marginal de la théorie des jeux dans son œuvre, les usages goffmaniens de ces modèles explicatifs ne s'inscrivent nullement en rupture avec le deuxième volet de son œuvre et doivent, à ce titre, être réévalués. Lorsque Goffman s'intéresse dans ces explications aux choix ou aux préférences de l'individu, la pertinence des premiers et la valeur des seconds s'avèrent fixées par le fin réseau de contraintes physiques et sociales du cadre dans lequel ils s'insèrent : les exigences de la situation. Loin d'avoir la liberté d'agir selon leur bon plaisir, les individus doivent au contraire fournir une représentation acceptable pour la situation dans laquelle ils évoluent. Elle exige toujours un véritable engagement de leur part. Que l'œuvre de Goffman ne soit pas monotone n'empêche pas sa cohérence : les changements de paradigme indiquent seulement un éclairage plus ou moins accentué sur l'agent social ou la scène dans laquelle il évolue.

La métaphore théâtrale et la théorie des jeux permettent de préciser cette intrication entre situation et engagement depuis le point de vue de l'agent : *La présentation de soi* lie de manière indissoluble la notion de représentation à celle de normes et *Strategic Interaction* rend compte de la double contrainte non individuelle pesant sur le calcul stratégique impliqué dans l'interaction. À partir du rôle joué par la notion de situation dans ces deux paradigmes, il devient alors possible de comprendre l'opposition irréductible de Goffman à l'interactionnisme symbolique qui interdit de le qualifier d'individualiste méthodologique.

La métaphore théâtrale dans *La présentation de soi* en 1959

Au début de *La présentation de soi*, Goffman affiche l'intention, semble-t-il, d'ériger l'individu en point de départ de l'analyse sociologique. En effet, il se propose d'examiner :

3. Pour une interprétation critique de la perspective individualiste de Goffman, cf. Boltanski (1973) et Collins (1980). Pour une interprétation laudative, cf. Williams (1987) et Herpin (1973).
4. Une interprétation holiste de l'œuvre de Goffman a été soutenue de son vivant par un certain nombre de sociologues proches de l'interactionnisme symbolique. Cf. Gonos (1977) ; Denzin & Keller (1981) et Sharron (1981).

« De quelle façon une personne, dans les situations les plus banales, se présente elle-même et présente son activité aux autres, par quels moyens elle oriente et contrôle l'impression qu'elle produit sur eux, et quelles sortes de choses elle peut ou ne peut pas se permettre au cours de sa représentation (*performance*) » (Goffman, 1959 : 9).

Cependant le rôle joué par la notion de situation dans cette œuvre invite à revenir sur cette lecture, ou plutôt à la complexifier. En effet, il ne faut pas attendre l'article de 1964, « La situation négligée », pour que cette notion traitée jusqu'alors en sociologie « à la va-comme-je-te-pousse » (Goffman, 1964 : 146), intervienne sous sa plume. À ce titre, ce texte doit être perçu à sa juste valeur : il constitue une mise au point certes éclairante mais, en aucun cas, une innovation méthodologique.

Le rôle comme projection de soi

Reprenant le lieu commun du *theatrum mundi*, Goffman nous invite à lire les interactions de la vie quotidienne comme des représentations scéniques. Dans chaque relation intersubjective, qu'il s'agisse d'aller acheter sa baguette de pain, de marcher dans la rue main dans la main avec son partenaire amoureux, ou de croiser les passagers qui descendent d'une rame de métro, les participants se conduisent comme des acteurs sur une scène de théâtre devant un public. Ils agissent de manière à exprimer par leurs paroles ou leurs comportements une certaine image d'eux-mêmes qui forme leur rôle, celui-ci se définissant comme un « modèle (*pattern*) d'action pré-établi que l'on développe durant une représentation et que l'on peut présenter ou user en d'autres occasions » (Goffman, 1959 : 23).

Une théorie expressive du comportement, héritée des développements de G. H. Mead dans *L'esprit, le soi et la société*⁵, sous-tend cette analyse de l'interaction en termes de représentation. La communication entre deux personnes en présence l'une de l'autre ne repose pas seulement sur le langage verbal mais aussi physique⁶ : elles expriment par des mots ou par leur corps qu'elles sont des personnages de type déterminé. De la sorte, la communication se décline en deux catégories principales. La communication explicite, ou comportement

5. Cf. Mead (2006 : 105 *sq.*). Si le langage fait partie du comportement social, il ne se réduit pas aux paroles articulées. Les gestes, les attitudes et les mimiques lui appartiennent de plein droit. Mead qualifie les expressions transmises par le corps de symboles signifiants. Il convient également de rapprocher cette théorie de la communication de celle de Ray Birdwhistell dont Goffman fut l'élève à Toronto avant de le côtoyer comme étudiant sur le campus de Chicago. Cf. Winkin (1981 : 21 et 64).
6. Goffman distingue le comportement linguistique du comportement expressif dès sa thèse de doctorat. Cf. Goffman (1953 : 43-106).

linguistique, comprend « les symboles verbaux ou leurs substituts qu'une personne utilise conformément à l'usage de la langue et uniquement pour transmettre l'information qu'elle-même et ses interlocuteurs sont censés attacher à ces symboles », la communication indirecte ou comportement purement expressif repose sur « un large éventail d'actions » susceptibles d'être considérées comme « des signes symptomatiques » (Goffman, 1959 : 12). Ainsi la première apparaît-elle comme une transmission d'informations verbales et intentionnelles, alors que la seconde se donne comme une transmission d'informations corporelles en principe non intentionnelles, mais pouvant, bien évidemment, faire l'objet d'une manipulation de la part de l'acteur.

Cette théorie expressive du comportement exige une sémantique. L'acteur donne une représentation en utilisant différents signes : certains qu'il porte sur lui – les signes comportementaux ou matériels tels le costume, regroupés par Goffman sous le nom de « façade personnelle » (*personal front*) –, et d'autres jouissant d'une relative indépendance par rapport à lui, tels le « décor » (*setting*). Cet appareillage symbolique constitue le médium de communication du jeu de l'acteur. Son interprétation s'inscrit par là même dans une mise en scène dans laquelle chaque élément fait sens, obéissant à une finalité précise : transmettre des impressions du *self*. Grâce aux deux canaux à leur disposition, les acteurs parviennent à orienter l'impression qu'ils produisent sur les autres personnes engagées dans l'interaction. Ils peuvent choisir d'accentuer certains traits, d'en omettre d'autres ou même d'en fabriquer pour tromper ou encore simuler. Ils usent donc de différentes stratégies pour contrôler leur comportement expressif et projeter un rôle satisfaisant.

Lorsqu'un ami s'invite à l'improvisiste chez nous, on pourra ainsi dans le court laps de temps qui sépare la sonnerie annonçant son arrivée de son entrée dans l'appartement, enfouir dans une pièce à laquelle il n'aura pas accès⁷, la vaisselle sale, les chaussettes qui traînent et autres objets compromettants, et se donner un coup de brosse, autant de manières d'offrir à son regard une façade personnelle et un décor précisément *présentables*. Dans sa thèse de doctorat menée dans les îles Shetland, Goffman donne un exemple savoureux d'une telle mise en scène : les habitants de Dixon, nom fictif donné par le sociologue à la capitale de l'île la plus septentrionale de l'archipel, avaient l'habitude de jeter un coup d'œil toutes les quinze minutes environ – fréquence bien rôdée ! – par la fenêtre de leur cuisine afin de découvrir un visiteur éventuel et de pouvoir ainsi parer à toute éventualité en s'assurant que « l'image

7. Goffman appelle de tels lieux des « lieux de retraite » (*shielding places*), in (Goffman, 1963 : 39) ou encore des « régions postérieures » (*front regions*), in (Goffman, 1959 : 110), et une telle attitude un « pare-engagement » (*involvement shields*), in (Goffman, 1963 : 38).

qu'ils souhaitaient (lui) communiquer ne soit par contredite par ce qu'il voit » (Goffman, 1953 : 93).

Si l'on en reste à ce niveau d'analyse, une telle perspective semble accorder toute puissance à l'individu. Se confondant avec un metteur en scène, chaque acteur ne paraît-il pas définir la pièce dans laquelle il agit en choisissant son rôle ? Les agents se manipulant par leur comportement expressif mensonger seraient en mesure de produire les uns sur les autres l'impression souhaitée : fabricants et faussaires de significations, au pire escrocs au mieux illusionnistes, ils posséderaient non seulement une marge de manœuvre par rapport aux déterminations sociales mais en formeraient également l'origine. Les motifs psychologiques individuels fourniraient ainsi le meilleur principe d'explication des interactions.

La scène et ses conventions

Une telle lecture, négligeant l'importance des *conventions* au théâtre, se révèle excessivement simplificatrice. Comment oublier que l'acteur sur une scène théâtrale n'a ni le loisir de jouer n'importe quoi, ni la liberté d'interpréter le rôle pertinent à sa guise ? Des contraintes pèsent sur sa représentation : les contraintes fondamentales, immuables, constitutives de la notion même de représentation (parler de manière audible pour le public, ne pas se livrer à une autre occupation que celle de jouer, laisser l'autre comédien enchaîner ses répliques, ne pas lui faire mal, simuler, etc.) et les indications données par le metteur en scène (la Nora de *La Maison de poupée* d'Ibsen dans la version de Deborah Warner en 1997 est une femme corsetée dans sa robe comme dans les préjugés de son époque, alors que dans la version de Braunschweig en 2010, elle apparaît comme une jeune fille d'aujourd'hui, romanesque et primesautière en jean et baskets). Prendre au sérieux la perspective de la représentation théâtrale adoptée par Goffman dans *La présentation de soi* invite à lire chaque situation d'interaction comme un cadre normé exigeant non seulement un personnage déterminé mais également une certaine interprétation de ce personnage, point sur lequel nous reviendrons dans la seconde partie de cet article.

À ce stade de réflexion, il convient de prêter toute son attention à la définition du rôle comme *modèle pré-établi* : elle conduit, en effet, à la notion de situation en invitant à l'appréhender comme une *institution* structurée par ce

6. Cet article de Schegloff (1988) sur Goffman est fondé sur des arguments principaux quant à l'importance de la théorie de la conversation pour l'analyse de l'interaction sociale. Malgré la clarification apportée, il reste injustement critique envers les arguments proposés par Goffman sur la théorie de la réplique, qui demeure malgré tout l'une des meilleures contributions de l'auteur à l'analyse de conversation.

que Goffman appelle encore, dans ce livre, un contexte (Goffman, 1959 : 75). Cette structuration contextuelle des rôles se comprend grâce à la typification des situations au sein desquelles peut se dérouler l'interaction. Chaque situation aussi banale soit-elle appartient, en effet, à « une vaste catégorie par rapport à laquelle il est facile (à l'acteur) de mobiliser son expérience passée et des opinions stéréotypées » (Goffman, 1959 : 33), de telle sorte que le rôle à jouer et la façade à établir ne sont en aucune manière à sa discrétion. Loin d'être libre, le scénario de l'interaction se révèle extrêmement codifié. Chaque acteur dans une situation donnée doit s'efforcer de donner une représentation satisfaisante.

Mais se pose alors la question du critère de réussite d'une représentation. Elle doit correspondre aux *attentes* des spectateurs en se présentant comme *normale* : bien jouer revient à produire l'impression attendue par les autres. La personne qui parvient à satisfaire cette attente apparaît alors fréquentable, chacun pouvant continuer à interagir avec elle sans aucun risque. Dans la mesure où celui qui répond à ces attentes se voit valoriser socialement, l'acteur aura alors à cœur de bien jouer et de ne pas saboter la représentation en les honorant. Dans l'exemple précédent de « l'invité (mauvaise) surprise », on les voit orienter ma conduite sans équivoque : je dois être une personne propre et ordonnée dont l'intérieur domestique ne jure pas avec l'apparence extérieure soignée. Une contrainte primordiale commande donc l'interaction : l'obligation de produire l'impression attendue, faute de quoi la scène sera sifflée par le public et l'interaction rompue.

L'ordre de l'interaction comme mise en scène de la société

Cependant une telle perspective ne revient-elle pas, elle aussi, à accorder le primat à l'individu ? Il semble, en effet, pertinent dans ces conditions de partir du point de vue du spectateur pour comprendre la situation en envisageant ses attentes comme productrices de significations sociales. Mais en quoi le déplacement du point de vue de l'acteur vers celui du spectateur pourrait-il constituer une différence méthodologique significative ?

Cet intérêt accordé dans l'explication aux attentes du spectateur invite à s'intéresser de plus près à leur caractéristique essentielle : *leur normativité impersonnelle*, point décisif pour dissiper les équivoques précédentes. Standardisées, stéréotypées, elles s'avèrent accessibles aux acteurs. L'agent peut savoir ce que le spectateur attend et la manière dont il interprétera son action, dans la mesure où il partage lui-même ses attentes : elles sont *constituées par les contraintes collectives propres à chaque situation*. La représentation de l'acteur, loin d'être un comportement arbitraire, satisfait ainsi un système de valeurs

partagées, porté par les situations. Jamais *ex nihilo*, elle se révèle *la mise en scène de telles valeurs*, et même plus précisément *le lieu où les valeurs se mettent en scène*. Les impressions produites par l'acteur chez le spectateur ne se réduisent jamais à des impressions quelconques obéissant à sa fantaisie, mais s'identifient toujours et à chaque fois ce que Goffman nomme des représentations idéalisées, notion empruntée à Cooley (1922 : 352-353).

« Ainsi, quand l'individu se présente aux autres, sa représentation tend à incorporer et à illustrer les valeurs sociales officiellement reconnues, bien plus, en fait que n'y tend d'ordinaire l'ensemble de son comportement. Il s'agit là, en quelque sorte, en adoptant le point de vue de Durkheim et de Radcliffe-Brown, d'une cérémonie, d'une expression revivifiée (*an expressive rejuvenation*) et d'une réaffirmation des valeurs morales de la communauté » (Goffman, 1959 : 41).

En poursuivant la métaphore théâtrale, ne faut-il pas alors envisager une *scénographie de l'ordre social* dans les interactions de la vie quotidienne ?

Le paradigme méthodologique déployé par Goffman dans *La présentation de soi* n'engage nullement une perspective cynique sur la société comme marché de dupes, dans la lignée des moralistes du XVII^e siècle, mais possède au contraire une portée morale.

« En tant qu'acteurs, les individus cherchent à maintenir l'impression selon laquelle ils vivent conformément aux nombreuses normes (*standards*) qui servent à les évaluer eux-mêmes et leurs produits. Parce que ces normes sont innombrables et partout présentes, les individus comme acteurs habitent (*dwel*), bien plus qu'on pourrait le croire, dans un univers moral » (Goffman, 1959 :237).

Bien évidemment, compte moins pour l'acteur l'actualisation effective de ces normes que la capacité à faire croire qu'il est en train de le faire, ce dont témoigne l'analyse des simulations et autres faux-semblants dans les interactions. Il n'empêche. Les mises en scènes de la vie quotidienne sont bel et bien commandées par des valeurs morales, même s'il s'agit seulement d'en fournir l'apparence. Rien de plus, certes, pourrait-on dire, mais pas rien de moins. Dans l'analyse goffmanienne de la tromperie résonne un écho presque tragique : le mensonge, la dissimulation, la tromperie, loin d'être des astuces dont l'interactant peut user à sa guise, forment le plus souvent des obligations. Je mens pour ne pas contrarier les attentes des autres, en profanant les contraintes de la situation. Je mens pour ne pas être privé de ce qui constitue ma valeur : une image de moi, reconnue et confirmée par les autres me traitant

comme un partenaire social compétent. Je mens pour ne pas être exclu de l'ordre de l'interaction. Ce labeur continu, cet effort incessant auquel se livrent les acteurs afin de donner la représentation la plus réussie, étant donné la situation dans laquelle ils se trouvent, soutient par là même le monde des civilités ordinaires, cette strate minimale du social dans laquelle des valeurs se présentent et se représentent.

Ne s'inscrivant nullement dans le paradigme de l'individualisme méthodologique, la métaphore théâtrale met l'accent sur les *contraintes* situationnelles qui pèsent sur les représentations des acteurs. Les attentes normatives structurent et l'événement social et l'engagement subjectif des acteurs. Principes d'explication de l'ordre de l'interaction, elles *définissent le rôle pertinent* exigé par la situation, reléguant au second plan les motivations stratégiques de l'acteur.

***Strategic Interaction* et la théorie des jeux en 1969**

Il convient à présent d'examiner le second paradigme venant étayer l'interprétation individualiste de l'œuvre de Goffman : la théorie des jeux déployée dans les deux essais de *Strategic Interaction* dix ans après *La présentation de soi*. La version très originale qu'en propose le sociologue empêche, nous semble-t-il, de souscrire à cette lecture. L'intervention d'un calcul dans l'interprétation à l'œuvre dans l'interaction n'exclut, en effet, jamais l'intervention de *normes*. Si stratégie il y a, le jeu n'en possède pas moins des règles qui s'imposent aux individus : ils peuvent certes en jouer au mieux, mais en aucun cas en disposer selon leur bon plaisir. À ce titre, *Strategic Interaction* prolonge les analyses de *La présentation de soi* en s'inscrivant dans la perspective générale de l'œuvre de Goffman de l'appréhension de l'ordre de l'interaction comme système normé et consistant.

Jeu de dupes, feintes et contre-feintes⁸

Dans cet ouvrage non traduit en français, écrit lors de son séjour à Harvard au *Center for International Affairs*, Goffman s'appuie sur l'application de la théorie des jeux à la politique internationale⁹. S'intéressant avant tout aux situations conflictuelles – conflits armés, espionnage, etc. –, il met l'accent sur le calcul utilitaire et la manière dont chaque participant à une interaction s'efforce de duper l'autre afin d'obtenir un résultat satisfaisant. De la sorte, Goffman s'inscrit dans la version moderne de la théorie des jeux où le critère

8. Nous empruntons cette expression à Winkin (1988 : 67).

9. Il reprend à son compte un certain nombre d'analyses menées par Schelling (1986).

de la satisfaction se substitue à celui de l'optimal. Adoptant une conception limitée de la rationalité proche de celle développée par Herbert Simon, il considère que les acteurs ne peuvent rechercher la satisfaction maximale, faute de pouvoir la déterminer et doivent se contenter d'une situation convenable.

L'ouvrage privilégie la figure d'un observateur cherchant à glaner des renseignements sur une autre personne. Pour parvenir à ses fins, il s'appuie sur les informations qu'elle transmet en communiquant et en exprimant. Ces deux notions apparaissent comme la reprise de la distinction élaborée dans *La présentation de soi* entre le comportement linguistique et le comportement expressif. Goffman définit la communication dans *Strategic Interaction* comme l'information explicite que livre une personne par ses paroles, et l'expression comme l'information implicite véhiculée par son comportement et ses attitudes. Le contenu des messages linguistiques apparaît moins important que l'information non verbale dans la mesure où il est plus difficile de maîtriser son comportement expressif : notre corps risque toujours de nous trahir. L'observateur s'appuiera donc avant tout sur le langage physique de l'observé. Mais :

« [...] de même qu'il est dans l'intérêt de l'observateur d'obtenir des informations sur un sujet, de même il est dans l'intérêt du sujet d'apprécier ce qui se passe, de contrôler et de gérer (*manage*) l'information que l'observateur peut obtenir de lui » (Goffman, 1969 : 10).

Ainsi l'observé manipulera-t-il tactiquement les expressions de soi afin de produire l'impression désirée chez l'observateur. Or celui-ci peut très bien percevoir à jour son manège et « bluffer » pour lui faire croire qu'il s'est laissé bernier¹⁰. S'ensuit alors un jeu de cache-cache où l'observé sait qu'il l'est et cherche à transmettre de fausses informations, tandis que l'observateur a conscience que l'autre essaye de le manipuler tout en faisant comme si de rien n'était.

Goffman pense que ces exemples empruntés à la littérature d'espionnage diffèrent seulement en degré et non en nature des interactions de la vie quotidienne. Autrement dit, ils constituent les miroirs grossissants de la gestion des impressions à laquelle nous nous livrons tous dans nos pratiques les plus ordinaires :

« Dans chaque situation sociale, nous pouvons trouver un sens dans lequel un participant s'avère un observateur qui a quelque chose à obtenir des expressions qu'il évalue, et l'autre participant, un sujet qui a quelque chose à obtenir en manipulant ce

10. Une analyse semblable était déjà développée dans Goffman (1953 : 71-90).

processus. On peut alors trouver une seule et même structure de contingences qui rend les agents un peu semblables à nous et nous un peu semblables aux agents » (Goffman, 1969 : 81).

Une question se pose alors : faut-il envisager cette perspective comme une rupture avec *La présentation de soi* ? Relève-t-elle d'un paradigme individualiste ? De la même manière que le monde de la scène obéit à des conventions, celui du jeu suit des *règles*¹¹ : sans aucune ambiguïté, Goffman met l'accent, dans les deux essais du recueil, sur les normes sociales qui interviennent dans les calculs stratégiques à l'œuvre dans les interactions.

***Les normes sociales du calcul stratégique :
pertinence des choix et valeur des préférences***

Les interactions, nous dit Goffman, se produisent dans un « contexte de normes sociales contraignantes et habilitantes (*enabling*) » (Goffman, 1969 : 113), qui doit intéresser au premier chef le sociologue, en lui permettant de comprendre les modalités du jeu de feintes et de contre-feintes.

Dans le premier essai du recueil, « Expression Games », les normes sociales interviennent pour limiter les jeux d'expression¹². La personne observée ne possède nullement la liberté de manipuler comme elle veut son comportement pour produire l'impression qu'elle désire chez l'observateur : la gestion des impressions apparaît assujettie à « une moralité spéciale » (Goffman, 1969 : 43). Les normes sociales empêchent les acteurs de verser dans un cynisme radical en régulant leur transmission de l'information : la manipulation doit toujours s'accomplir dans des limites acceptables.

« La majeure partie des interactions en face-à-face peut être analysée en termes de théorie des jeux en supposant que les parties concernées sont liées par des normes sociales incorporées concernant l'absolue nécessité de tenir sa parole. » (*Ibid.* : 132).

L'observé éprouve le plus souvent mauvaise conscience à mentir et l'observateur à espionner quelqu'un à son insu. Ainsi le calcul stratégique lui-même n'est-il pas exempt de considérations morales. Sans doute, cette contrainte

11. Cf. sa mise au point particulièrement claire sur ce point dans sa « Réplique à Denzin et Keller », (Goffman, 1981 : 307) : « Mais les individus auxquels j'ai affaire n'inventent pas le monde du jeu d'échec chaque fois qu'ils s'assoient pour jouer (...) Quelles que soient les singularités de leurs motivations et de leurs interprétations, ils doivent, pour participer, s'insérer dans un format standard d'activité et de raisonnement qui les fait agir comme ils agissent ».

12. Cf. Goffman (1969 : 43) : « A final constraint to consider is that of social norms. »

primordiale est-elle à rapprocher de la réciprocité constitutive de la syntaxe de l'interaction analysée dans *Les rites d'interaction* en 1967 sous le nom de *face-work* (travail de figuration)¹³. Un comportement sera jugé signifiant et non absurde lorsqu'il manifeste un respect de sa personne, et de celle des autres, proportionné aux exigences de la situation. Dans l'interaction se déploient les relations sociales dans leur forme la plus pure, celle de la réciprocité, où la face, « image du *self* délimitée (*delineated*) selon certains attributs sociaux approuvés » (Goffman, 1967 : 9), circule comme valeur sociale entre les participants pour autant que *chacun accorde de la considération à l'autre*. Dans ce culte, chacun se sacralise en honorant son vis-à-vis.

Le deuxième essai qui donne son nom au recueil présente une élucidation encore plus fine des normes structurant l'ordre de l'interaction. « Strategic Interaction » applique le paradigme de la théorie des jeux aux interactions de la vie courante en laissant de côté la question de la collecte et de la gestion de l'information pour fixer son attention sur le choix de la solution satisfaisante. Or de manière remarquable, les normes interviennent à l'intérieur du choix lui-même. Les acteurs dans les interactions se voient placés devant un nombre limité de possibilités : il existe des contraintes configurant le choix et la valeur des différentes alternatives (Goffman, 1969 : 114).

L'ouvrage se termine sur un exemple qui pour être amusant n'en est pas moins fort instructif, comme bien souvent chez Goffman (*ibid.* : 139 *sq.*). Un homme marié part en week-end avec sa maîtresse, en l'occurrence sa secrétaire, aux Îles Vierges. Comment doivent-ils se comporter à l'aéroport ? Ils doivent déterminer la *meilleure stratégie* à adopter dans ce lieu. Un éventail des possibilités s'offre à eux : si personne ne les connaît, il est plus sûr pour eux de se comporter dès le commencement comme le couple qu'ils constitueront le temps d'un week-end et d'adopter des gestes tendres l'un envers l'autre, plutôt qu'une attitude réservée, susceptible d'attirer la méfiance. Au contraire, si d'aventure une personne connaissant l'un d'eux se trouve dans le hall, ils doivent agir comme s'ils ignoraient tout l'un de l'autre. Enfin, dernière possibilité, au cas où ils croiseraient un individu les fréquentant tous deux dans leur relation de travail, il sera plus prudent d'admettre cette relation en conversant en tout bien tout honneur pour donner à leur escapade l'allure d'un simple déplacement professionnel.

13. En ce sens, l'interaction goffmanienne gagne à être rapprochée de l'action réciproque de Simmel. En effet, Robert Ezra Park qui introduisit l'interaction dans le champ de la sociologie américaine et dont les analyses imprégnaient l'enseignement de l'Université de Chicago où fut formé Goffman suivit les cours de Simmel à Berlin. Or ce dernier analyse très finement la sociabilité, modèle des relations entre les anonymes de la grande ville, comme une « forme ludique de la socialisation » régulant les rencontres à partir d'une relation de réciprocité purement formelle. Cf. Simmel (1981 : 126).

L'analyse de Goffman revêt une double dimension : à un premier niveau, il apparaît clairement que le dilemme – ou plutôt le « trilemme » – auquel est confronté le couple adultère peut être résolu par l'analyse stratégique, mais à un second niveau, il convient de préciser que le problème lui-même est *produit* par les règles de contact avec les gens connus et inconnus. Or ces dernières ne forment nullement des règles stratégiques mais une partie du réseau de normes qui régulent socialement le « brassage » (*co-mingling*) des individus, elles-mêmes étroitement liées aux *contraintes matérielles* du lieu de la rencontre. En l'occurrence, les contraintes pesant sur le comportement dans un *lieu public*. Encore faut-il immédiatement préciser que la valeur de la satisfaction attachée à chaque règle de comportement dans un lieu public entre proches et anonymes est elle-même *socialement déterminée*. Dans l'exemple qui nous intéresse, il apparaît *socialement inacceptable* pour un homme marié de prendre l'avion avec sa secrétaire hors d'un cadre strictement professionnel. Si le boss peut choisir entre faire comme s'il connaissait sa secrétaire, et comme s'il ne la connaissait pas – la connaître pouvant signifier la fréquenter comme secrétaire, auquel cas, il convient d'adopter une distance physique respectueuse, ou la connaître au sens biblique du terme, ce qui implique une certaine familiarité –, le dilemme lui-même est formé par le caractère socialement impertinent de la visibilité de l'adultère. *Il faut sauver les apparences*.

La matière du problème que notre couple s'efforce de résoudre réside donc dans *la substance même de certaines règles sociales*. Un moyen sera « calculé » plus satisfaisant qu'un autre, seulement en raison de la valeur sociale qui lui est attachée. Telle possibilité sera choisie plutôt que telle autre parce qu'elle présente au regard du public un comportement *satisfaisant*. Dans le calcul stratégique, les règles sociales interviennent non seulement pour dessiner l'éventail des choix, mais également pour définir le degré de satisfaction procuré par chacun. De nouveau, nous retrouvons un des points fondamentaux souligné précédemment lors de l'analyse de la métaphore théâtrale : tout comme la réussite d'une représentation, la valeur sociale d'un choix est déterminée par les attentes normatives des spectateurs, elles-mêmes corrélées aux situations. Le choix du big boss est inscrit *dans* la situation où il se trouve ; les alternatives envisageables *ainsi que* leur valeur respective sont fichées *dans* ce lieu public de rencontres qu'est le hall de l'aéroport, dans sa dimension matérielle (la position des sièges et des guichets, l'agencement des lieux de restauration et des salles de repos, etc.) et les règles de rencontres qui s'y attachent. L'analyse de 1969 apparaît en ce sens comme le prolongement de celle de l'article de 1964, « La situation négligée ».

« Une situation sociale naît à chaque fois que deux personnes ou plus se trouvent en présence immédiate et elle se poursuit jusqu'à ce que l'avant-dernière parte (...) Des règles culturelles établissent la manière dont les individus doivent se conduire en raison de leur présence dans un rassemblement (*gathering*). Quand on adhère à elles, ces règles de brassage (*rules for commingling*) organisent socialement le comportement de ceux engagés dans la situation » (Goffman, 1964 : 147).

Les notions de représentation et de stratégie impliquées dans le modèle théâtral et ludique offrent un angle pertinent pour rendre compte de l'ordre de l'interaction, pour autant qu'elles impliquent une *structure de contrainte* : la situation préexistant à l'engagement des individus, configurant leur action de manière immanente. Type standardisé d'activité, la situation apparaît comme la corrélation de trois niveaux de règles : la syntaxe réciproque de l'interaction, les contraintes matérielles d'une place et les règles sociales qu'elle sélectionne telle une membrane de transformation selon la comparaison de « Fun in games » dans *Encounters* (Goffman, 1961 : 65). Ainsi l'interaction ne s'explique-t-elle nullement dans la sociologie de Goffman à partir des motivations individuelles – et ce, même dans les deux œuvres qui « zooment » le plus sur l'attitude des agents –, mais à partir de la situation qui la met en forme, que cette mise en forme soit mise en scène ou mise en jeu. La recommandation donnée par Goffman en 1964 de ne pas traiter cette dernière en parent pauvre, comme une « cousine de province » (*country cousin*), ne constitue nullement une boutade mais un précepte méthodologique fondamental.

La « situation négligée », ligne de fracture entre l'interactionnisme goffmanien et l'interactionnisme symbolique

Introduite en sociologie au début du XX^e siècle, par Thomas et Znaniecki dans *Le paysan polonais* (Thomas & Znaniecki, 1958 : 1847-1848), la notion de situation permet de saisir l'opposition constante de Goffman à un des grands courants de l'individualisme méthodologique : l'interactionnisme symbolique d'Herbert Blumer, représenté notamment par Gonos, Denzin ou encore Keller qui n'ont cessé de lui reprocher son structuralisme larvé. Si l'interactionnisme symbolique puise ses racines dans la philosophie américaine pragmatique – avec des infléchissements importants –, il faut attendre 1937 pour que l'expression soit employée par Blumer dans un article intitulé « Social disorganisation and personal disorganisation » et 1969 pour qu'il fasse l'objet de tout un livre, *Symbolic Interactionism : Perspective and Method*. La production des significations sociales par « les activités interagissantes des acteurs »

(Blumer, 1969 : 5) s'avère une des thèses centrales de ce courant : l'acteur social interprète le monde qui l'entoure et le dessine grâce aux significations qu'il lui confère par son activité. Ainsi la société se compose-t-elle d'un ensemble d'interprétations individuelles qui se renouvellent sans cesse dans les relations intersubjectives.

Les trois coupures

À partir des deux ouvrages étudiés, *La présentation de soi* et *Strategic Interaction*, ainsi que de l'article de 1964, « La situation négligée », il est possible de tracer trois lignes de démarcation entre la compréhension interactionniste réaliste de la situation proposée par Goffman et sa compréhension interactionniste symbolique.

- Unicité des situations *versus* typicité

Pour les interactionnistes symboliques, chaque situation apparaît unique¹⁴, alors que Goffman s'efforce de dégager des formes communes. Pour les premiers, il existe autant de situations différentes que de rencontres possibles et imaginables : une situation à chaque fois singulière naît lorsque deux individus se rencontrent, et meurt à leur séparation. Ainsi que le préconise Blumer (1969 : 148) :

« [...] nous ne devons pas nous attacher à autre chose qu'à ce qui donne à chaque cas son caractère particulier, et nous ne devons pas nous restreindre à ce qui est en commun avec d'autres cas dans une classe. »

Refusant cette multiplicité bariolée, Goffman considère que les situations, si particulières soient-elles, s'inscrivent toujours « dans une catégorie plus vaste » (1959 : 32). La notion de rituel et les distinctions entre rite de tenue et rite de déférence d'un côté, et de l'autre rite positif et rite négatif permettent de préciser cette typicité.

- Construction *a posteriori versus* institution *a priori*

Les interactionnistes symboliques envisagent la situation comme une construction ponctuelle élaborée par les acteurs, alors que Goffman la pense comme un type pré-établi, ordonnant *a priori* l'action qui s'y déroule en faisant peser sur elle un certain nombre de contraintes. Possédant des propriétés et une structure propre (Goffman, 1964 : 146), elle préexiste aux rencontres

14. Cf. la mise au point très claire sur ce point de Gonos (1977).

interindividuelles, même si elle ne se manifeste physiquement que dans celles-ci. Qu'elle soit susceptible d'évolution, de perturbation ou encore de réajustement, ne l'empêche pas de circonscrire une partie du monde social antérieurement aux motifs individuels.

- Signification subjective *versus* réalité objective

La perspective symbolique implique une corrélation entre situation et évaluation de l'acteur. La première est fonction de la seconde : l'interprétation des individus, dépendant à la fois de leur personnalité et des circonstances extérieures, constitue le sens de chaque événement. Étrangère à la notion d'ordre, la situation peut ainsi être entièrement reconduite aux émotions, intentions et autres motifs individuels (Denzin & Keller, 1981 : 66). Au contraire Goffman, dans « La situation négligée », la qualifie de réalité « *sui generis* » (1964 : 146). En empruntant cette expression à Durkheim (1898), il veut insister sur son indépendance vis-à-vis des individus. La situation compose un ordre de réalité autonome, une strate ontologique consistante, obéissant à ses propres règles¹⁵.

La faible portée théorique de l'interactionnisme symbolique

La critique explicite de l'interactionnisme symbolique énoncée par Goffman en 1980 lors d'un entretien (Verhoeven, 1980), permet de préciser ces lignes de fracture et de souligner leurs enjeux épistémologiques.

L'interviewer Verhoeven qui réalise, lui-même, un travail de recherches sur le courant de Blumer, demande à Goffman s'il se considère appartenir à cette famille sociologique. Après moult tergiversations, notamment la mention de son manque d'appétence pour les étiquettes en sociologie, il finit par lâcher que l'interactionnisme symbolique apporte peut-être une correction salutaire aux excès de la sociologie quantitative mais demeure théoriquement faible. En effet, étudier une chose implique d'en montrer l'organisation ou la structure. Or l'interactionnisme symbolique s'en révèle bien incapable, étant donné sa conception erronée de la situation comme construction individuelle singulière.

« En lui-même, il ne peut vous fournir la structure ou l'organisation des choses réelles que vous étudiez. Il est antisystématique ». (Verhoeven, 1980 : 226).

15. Sur ce point, cf. Ogien (1995 : 190). L'auteur relève trois caractéristiques de la situation chez Goffman. Elle doit être considérée comme « une configuration d'éléments pratiques (matériels et relationnels) possédant une organisation et formant un cadre à l'intérieur duquel une activité sociale s'inscrit ». Le propre de ce cadre est son indépendance par rapport à la rencontre fortuite des individus puisque c'est lui qui leur fournit « les repères nécessaires à l'orientation mutuelle de leur action ».

Il constitue, de fait, une perspective sociologique « singulièrement abstraite ». Dans la réplique qu'il adresse à ses détracteurs, Denzin et Keller, et à leur sévère critique des *Cadres de l'expérience*, il précise ce point en analysant un geste ordinaire, le fait de se serrer la main, qui, pour être banal, n'en mérite pas moins l'attention du sociologue. Goffman propose la notion de « rituel d'accès » pour synthétiser ce que font sans y penser ceux qui se disent bonjour ou au revoir. Il poursuit en ajoutant :

« De plus, les poignées de main en tant qu'éléments de comportement, s'inscrivent dans les routines d'introduction, dans les pratiques de félicitations, dans le règlement des disputes, dans la conclusion de contrats, toutes séquences qui, en tant que telles, diffèrent considérablement par ailleurs et posent la question de savoir comment s'organise notre idiome rituel. Enfin, partout où s'échangent des poignées de main, ce sont des cadres (*brackets*) qui sont mis en place pour quelque épisode d'activité en face-à-face ou pour un état de relations sociales » (Goffman, 1981 : 304-305).

Lorsque deux individus se serrent la main, leur interaction ne crée pas une situation inédite et singulière, vouée à disparaître sitôt qu'ils se sépareront, mais s'inscrit dans le cadre d'une relation sociale formalisée qui doit être éclairée par la double distinction entre tenue/déférence, et rite positif/rite négatif, élaborée dans *Les relations en public*. Selon ces catégories, un rituel d'accès constitue un rite de déférence positif, c'est-à-dire un rite confirmatif.

Goffman (1971 : 73) propose une définition du rituel à la charnière de l'éthologie et de l'anthropologie : il s'agit d'une pratique normalisée manifestant respect et considération envers un objet ou son représentant, en l'occurrence l'autre ou soi-même, valorisé par les attentes sociales dont il est porteur. Spécifique à un type particulier de situation, chaque rite s'avère une véritable routine cérémonielle. Ainsi nos comportements exsudent-ils du sacré : le symbolique apparaît littéralement à fleur de peau. De manière plus précise, les rites de déférence auxquels appartiennent les rituels d'accès désignent les pratiques positives dirigées vers autrui. Ils expriment l'obligation de pénétrer dans sa réserve personnelle pour autant que sa valeur exerce un attrait désirable, manière particulièrement efficace de la confirmer ! La spécificité de la poignée de main en leur sein réside dans la nature de la relation des personnes impliquées : elles se connaissent sans être intimes. Lorsque deux individus se serrent la main, une dimension de leur comportement leur échappe en partie, puisqu'aucun ne réfléchit au culte d'allégeance exigé par la situation de rencontre ou de départ, de félicitation ou encore d'accord auquel il est en train

de sacrifier. Ainsi *une situation typifiée préexiste-t-elle à nos engagements* et possède-t-elle une structure de contraintes (Ogien, 1999 : 69-93) qui configure nos actions de manière immanente : sans cette dernière, elles seraient du pur charabia, des séquences absurdes.

En guise de conclusion, nous aimerions nous attarder sur les vertus et les limites du double dispositif précédemment étudié. La métaphore dramaturgique et la théorie des jeux forment des paradigmes pertinents pour étudier l'interaction puisqu'ils permettent, l'un et l'autre, de dégager *sa structure* ou *son organisation*, pour reprendre les termes mêmes de Goffman, grâce à la notion de situation. Le premier souligne la contrainte exercée par cette dernière sur la représentation ; le deuxième met en évidence la manière dont elle constitue les différentes branches du choix stratégique du joueur ainsi que leur valeur. Ainsi rendent-ils tous deux parfaitement compte du caractère ordonné de l'interaction mise en forme par le cadre dans lequel elle se déroule. Ils évitent l'abstraction en établissant le déroulement physique de l'interaction dans sa temporalité et sa séquentialité, en lui redonnant de la chair au-delà d'une explication psychologique. Si ces deux dispositifs s'avèrent irréductibles à l'individualisme méthodologique, ils permettent également de comprendre en quoi le situationnisme de Goffman ne s'identifie pas à un holisme simpliste : la situation ordonne, contraint ou encore agence, mais jamais de manière mécanique. Elle le fait toujours grâce à *une interprétation* de l'acteur ou du joueur qui doit répondre à la question *que se passe-t-il ici ?* Mais sans aucun doute, ce point demeure sinon problématique du moins implicite dans les deux œuvres étudiées, ce qui conduira Goffman à abandonner le dispositif du jeu et à complexifier celui du théâtre, notamment dans *Les cadres de l'expérience*.

La limite du modèle dramaturgique dans *La Présentation de soi* réside dans son analyse restrictive de l'interprétation : la situation apparaît comme une scène appréhendée par un public unifié, alors que les interactions de la vie quotidienne mettent en évidence un brouillage, au sein des situations, entre les interactants et le public. La reconstruction à partir de la situation des possibilités d'action et de leur valeur, selon le modèle du jeu de *Strategic Interaction* pourrait, elle, laisser croire qu'il existe deux phases dans l'interprétation : une mentale et une physique, alors que l'intention de Goffman n'est nullement celle-là, mais bien plutôt de décrire un système d'activité située en montrant comment nous y ajustons notre comportement. La notion de cadre introduite en 1974 dans *Les cadres de l'expérience* permet, nous semble-t-il, de lever ces équivoques puisque ce *dispositif cognitif et pratique* rend compte :

a. D'une part de la manière dont l'interaction n'est pas seulement vue mais véritablement soutenue par les participants ratifiés, ce qui la rend beaucoup plus vulnérable qu'une représentation théâtrale¹⁶.

b. D'autre part de l'interprétation de la situation dans sa dimension mentale et physique puisque la définition et l'engagement forment un nœud indissociable.

Cependant si les métaphores dramaturgique et ludique marquent de simples étapes dans la pensée de Goffman, elles relèvent de son situationnisme méthodologique. Loin de constituer un versant individualiste qui serait soit la vérité de son œuvre, soit une anomalie en son sein, elles participent de son unité comme mise en évidence du caractère ordonné de l'interaction à partir de la situation, véritable structure de contraintes.

Bibliographie

- Blumer, H. (1969) *Symbolic Interactionism : Perspective and Method*, Englewood Cliffs, NJ, Prentice-Hall.
- Boltanski, L. (1973) Erving Goffman et le temps du soupçon, *Social Science Information*, 12 (3) : 127-147.
- Collins, R. (1980) Erving Goffman and the Development of Modern Social Theory, in J. Ditton (ed.), *The View from Goffman*, Basingstoke : Macmillan, repris in G. A. Fine & G. W. H. Smith (ed.) (2000) *Erving Goffman, Vol. III*, Londres/Thousand Oaks/New Delhi, Sage Publications : 307-337.
- Cooley, C. H. (1922) *Human Nature and the Social Order*, New York, Scribner's.
- Denzin, N. K. & Keller, C. M. (1981) Frame Analysis Reconsidered, *Contemporary Sociology*, 10 (1) : 52-60, repris in G. A. Fine & G. W. H. Smith (eds) (2000), *Erving Goffman, Vol. IV* : 65-78.
- Durkheim, É. (1898) *Représentations individuelles, représentations collectives, Sociologie et philosophie*, Paris, PUF (2002) : 1-48.
- Durkheim, É. (1906) La détermination du fait moral, *Sociologie et philosophie* : 49-90.

16. Cf. notamment l'analyse finale de Goffman (1974 : 550) : « Mettre en scène une pièce de théâtre, c'est savoir présenter innocemment ce qui bientôt apparaîtra comme un préliminaire. Et écrire la fin d'une pièce, c'est montrer que tout ce qui précède conduisait à ce dénouement. Cela étant, la vie ordinaire – particulièrement la vie urbaine – ne s'organise pas ainsi. Des personnages nouveaux et des forces nouvelles font constamment leur entrée dans une intrigue sans que les moments antérieurs aient été conçus pour les accueillir. Les tournants décisifs apparaissent sans s'annoncer et les conséquences d'une action sont souvent disproportionnées ».

- Durkheim, É. (1912) *Les formes élémentaires de la vie religieuse*, Paris, PUF.
- Goffman, E. (1953) *Communication Conduct in an Island Community. A Dissertation submitted to the Faculty of the Division of the Social Sciences in Candidacy for the Degree of Doctor of Philosophy*, Université de Chicago, Département de sociologie.
- Goffman, E. (1959) *La présentation de soi*, trad. de A. Accardo (1973), Paris, Minuit.
- Goffman, E. (1961) *Encounters*, Indianapolis, Bobbs-Merrill.
- Goffman, E. (1963) *Behavior in Public Places*, New York, The Free Press.
- Goffman, E. (1964) La situation négligée, trad. de Y. Winkin (1988) in E. Goffman, *Les moments et leurs hommes*, Paris, Seuil/Minuit : 143-149.
- Goffman, E. (1969) *Strategic Interaction*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press.
- Goffman, E. (1967) *Les rites d'interaction*, trad. d'A. Kihm (1974), Paris, Minuit.
- Goffman, E. (1971) *Les relations en public*, trad. d'A. Kihm (1973), Paris, Minuit.
- Goffman, E. (1974) *Les cadres de l'expérience*, trad. de I. Joseph avec M. Dartevelle et P. Joseph (1991), Paris, Minuit.
- Goffman, E. (1981) Réplique à Denzin et Keller, in I. Joseph *et al.* (ed.) (1989), *Le parler frais d'Erving Goffman*, Paris, Minuit.
- Goffman, E. (1983) The Interaction Order, *American Sociological Review*, 48 (1) : 1-17, trad. de Y. Winkin (1988) in E. Goffman, *Les moments et leurs hommes*, Paris, Seuil/Minuit : 186-230.
- Gonos, G. (1977) « Situation » versus « Frame » : The « Interactionnist » and the « Structuralist » Analyses of Everyday Life, *American Sociological Review*, 42 : 854-867.
- Herpin, N. (1973) *Les sociologues américains et le siècle*, Paris, PUF.
- Joseph, I. (1998) *Erving Goffman et la microsociologie*, Paris, PUF.
- Mead, G. H. (2006) *L'esprit, le soi et la société*, trad. de D. Cefaï et L. Quéré, Paris, PUF.
- Ogien, A. (1995) *Sociologie de la déviance*, Paris, Armand Colin.
- Ogien, A. (1999) Émergence et contrainte, situation et expérience chez Dewey et Goffman, in M. de Fornel & L. Quéré (eds.), *La logique des situations*, Paris, Éd. de l'EHESS (« Raisons pratiques », 10) : 69-93.
- Schelling, T. C. (1986) *Stratégie du conflit*, trad. de R. Manicacci, Paris, PUF.
- Sharron, A. (1981) Frame Paralysis : When Time Stands out, *Social Research*, 48 (3) : 500-520.
- Simmel, G. (1981) *Sociologie et épistémologie*, trad. de J. Gasparini, Paris, PUF.

- Thomas, I. & Znaniecki, F. (1958) *The Polish Peasant in Europa and America, Vol. II*, New York, Dover Publications.
- Verhoeven, J. C. (1980) An Interview with Erving Goffman, 1980, *Research on Language and Social Interaction*, 26 (3) : 317-348, repris in G. A. Fine & G. W. H. Smith (eds.) (2000), *Erving Goffman, Vol. I* : 213-236.
- Williams, S. (1987) Goffman, Interactionnism, and the Management of Stigma in Everyday Life, in G. Scambler (ed.), *Sociological Theory and Medical Sociology*, London, Tavistock, repris in G. A. Fine & G. W. H. Smith (eds.) (2000), *Erving Goffman, Vol. III* : 212-238.
- Winkin, Y. (1981) *La nouvelle communication*, Paris, Seuil.
- Winkin, Y. (1988) Portrait du sociologue en jeune homme, in E. Goffman, *Les moments et leurs hommes*, Paris, Seuil : 13-92.